
Mémoires
d'un
détenu

424

ix qui entre-
marcha vers
iés trois au-
n les furprit
s'étoient ca-
Candie, où
rt. Il fallut
éteindre ce
it qu'en ré-
vint à bout

s Candiots
foumiffion
it dans le
grir par la

DE V

complette, lui do
lequel il décidoit
& pour quelque ra
les Vénitiens ne p
dits par le faint Sie
a jamais exifté, les
ment, ou ne l'ont p
font pas crus oblig
puifqu'il s'en faut
dont nous parlons
que la Républiqu
façon des Papes.
Le fuccès de F
la Cour d' vign
univerfelle dans

IRE

bien-tôt fur les
s de la Républi-
llement offenfée;
eaux pour paffer
troupe; mais
ner, qu'une
contre les

DE V

Pliquerent par
vernement à
laires leurs ma
fupportable u
tant de peine
dant il refta
diots un levai

MÉMOIRES D'UN DÉTENU,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA TYRANNIE DE ROBESPIERRE.

A PARIS;

Chez la Citoyenne BRIGITTE MATHÉ, Libraire, Palais de l'Égalité, Galeries de Bois, nº. 222.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

AVIS.

MON intention n'est pas d'enter des haines sur des haines ; je raconte les objets tels que je les ai vus. Il est en ma puissance, il est de mon devoir de sacrifier à la patrie tous les maux que j'ai soufferts ; mais je ne puis altérer les faits. Les principes sont éternels et indestructibles ; les passions seulement les font méconnaître et oublier. L'homme de bien qui écrit les trouve sans cesse

sous sa plume ; ils sont comme une règle de fer qui le force de suivre la ligne droite. Les cœurs bons et doux, après des circonstances aussi affreuses, sont étonnés eux-mêmes de cette inflexibilité, et voudraient, pour ainsi dire, l'adoucir. Mais la vérité ne connaît point d'amnistie. Elle ne peut exister en même-tems avec le mensonge, puisqu'alors elle cesserait d'être la vérité.

L'histoire puisera sans doute quelques traits dans cette esquisse, quelqu'incomplette qu'elle soit, ainsi que dans toutes les relations

écrites par les prisonniers, qui seuls peuvent bien rendre ce qu'ils ont si profondément senti. On versera des larmes sur des atrocités invraisemblables dont j'ai été pendant 14 mois le témoin et la victime; on ne peut trop les mettre au grand jour. La publicité qu'on donne à de pareilles horreurs, empêche qu'elles ne recommencent; et nous aurions été massacrés dans les prisons, si le 2 septembre n'avait été souvent peint sous ses véritables couleurs. Voilà pourquoi j'ai écrit.

Si j'ai parlé de Bordeaux et des émissaires du tyran, c'est que

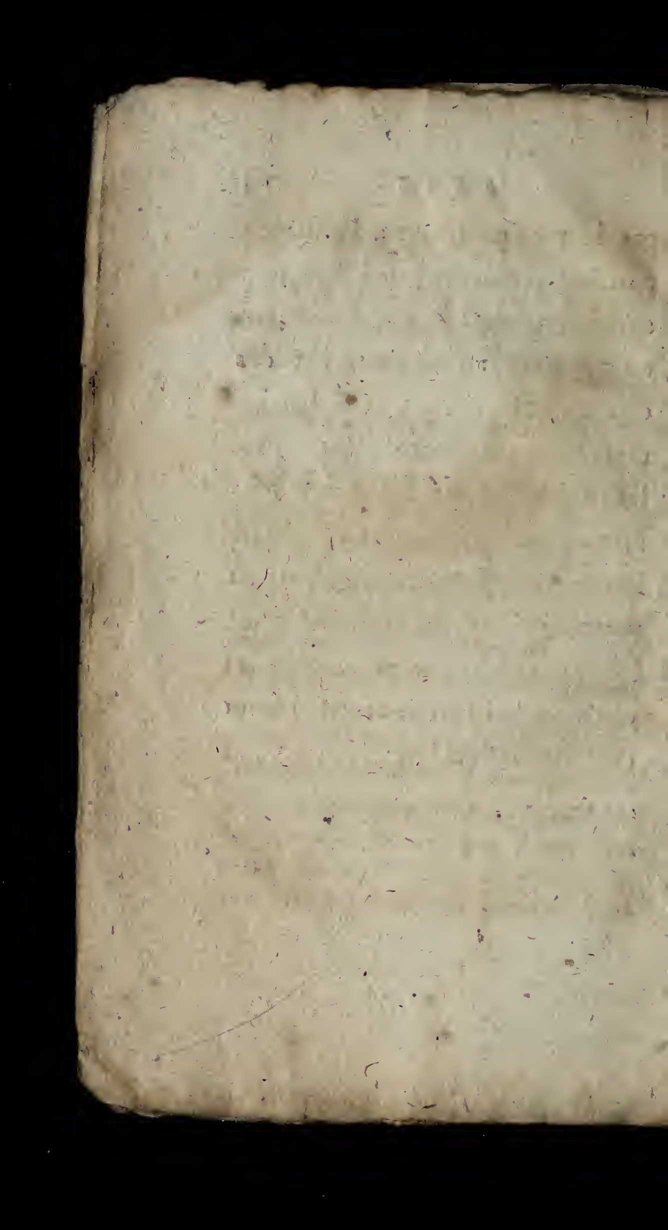
j'ai vu tous les commissaires du pouvoir exécutif y fomenter le trouble; supposez Collot aulieu de Tallien, cette ville célèbre ne serait plus, ou n'offrirait que des ruines déplorables.

Ma plume n'a jamais flatté; mais que les ennemis du bien public, qui croiraient que j'ai voulu inculper Tallien, sachent que je n'ai eu qu'à me louer de son humanité.

Lorsque Flaminius proclama la liberté de la Grèce, les Grecs couvrirent leurs places et leurs temples de ses statues, élevées

par la reconnaissance. Ils furent pendant plusieurs jours dans une sorte d'ivresse : ils s'embrassaient en pleurant : ils poussèrent des cris de joie si forts et si unanimes, qu'au rapport de Plutarque, les oiseaux tombèrent morts. Flaminius fut obligé de se dérober à leurs embrassemens. Malheur au peuple qui est sans enthousiasme, lorsque son tyran est abattu, et chez lequel l'envie arrête l'essor de l'admiration ! . . . .

. . . .



MÉMOIRES D'UN DÉTENU, POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA TYRANNIE DE ROBESPIERRE.

Le mois d'octobre 1793 (vieux style) sera fameux à jamais par les arrestations innombrables qui eurent lieu pendant sa durée. La tyrannie entra, pour ainsi dire, en possession de la France entière, à cette époque ; et ses effets se firent sentir d'une manière explosive sur toute la surface de la république. La faction, dont Robespierre était le chef, triomphait partout, et recueillait les fruits de la vic-

toire qu'elle avait remportée le 31 mai. L'usurpation s'organisait ; les efforts des bons citoyens, sans suite, sans puissance, sans point central, n'avaient été qu'une misérable velléité, qui n'eut d'autres effets que d'indiquer plus sûrement aux coups du tyran tout ce qu'il y avait de gens éclairés et capables d'énergie dans la république. Le prétendu fédéralisme fut un vaste piège, dans lequel furent enveloppés tous les administrateurs dignes de leur poste ; et une foule d'hommes dignes de la liberté. Une génération entière, cette génération véritablement disciple des *Jean-Jacques*, des *Voltaire*, des *Diderot*, a pu être anéantie, et l'a été en grande partie, sous cet horrible prétexte.

L'ame est inconsolable, quand on songe à cet espoir de la patrie, dévoré par un tyran, et abandonné encore chaque jour à la férocité des jacobins, ses

satellites. (1) Enfin, la France n'offrait alors que l'image d'un pays conquis par des sauvages, et dont Robespierre dirigeait les mains destructives contre les lumières et la probité. Dans cet état désastreux, *Bordeaux* n'échappa pas au sort commun. On était trop heureux de pouvoir l'accuser aussi de fédéralisme, et on en profita. On avait fait depuis quelques jours des visites domiciliaires, dans cette ville, nom sous lequel la tyrannie essayait par-tout la violation de l'asyle des citoyens, et la destruction totale des droits de l'homme. La force départementale Bordelaise dissoute aussitôt que formée, un département faible et irrésolu, une municipalité divisée et tremblante, une masse de citoyens égoistes

(1) J'écrivais ces lignes avant la fermeture du repaire de ces trop fameux brigands.

et inertes promettaient un succès facile aux émissaires du tyran, qui, gorgés des trésors de l'état, marchandaient la liberté d'une petite portion de citoyens, pour avoir le droit d'usurper celle de tous les autres. Ils avaient établi une espèce de camp d'observation, où ils avaient rassemblé 3 ou 4 mille hommes, sous le nom d'armée révolutionnaire ; c'est là, que dans leurs complots parricides, ils machinaient contre cette grande cité ; c'est de là, qu'ils la divisaient, l'affamaient, qu'ils soufflaient dans son sein tous les fléaux, la délation, l'espionnage, la calomnie et l'anarchie ; qu'ils épouvantaient tous les hommes intègres, et appellaient à eux tous les scélérats. Ils ont suivi constamment la même marche avec les autres villes. Ils se rendaient cette justice, qu'ils ne pouvaient habiter dans les mêmes murs, avec la liberté, les lois et les lumières. Par-tout où

ils osaient se montrer, les bons citoyens devaient se cacher, et leur cortège ne devait être formé que par cette populace qu'on trouve toujours à la suite des imposteurs, par une soldatesque effrénée, des jacobins et des bourreaux. Ils agissaient avec toutes les forces du gouvernement qu'ils avaient usurpé. Bordeaux était abandonné aux siennes, et ces forces étaient nulles.

Les tentatives des amis de la liberté avaient été impuissantes, par l'incohérence des mesures et l'impossibilité de les centraliser. La force du gouvernement en France sera toujours incalculable, et présentera sans cesse une masse inexpugnable, tandis que les citoyens n'auront qu'un morcellement de forces à lui opposer. Réuni à une faction, quand il voudra, il perdra la liberté, comme l'avait fait Robespierre. Que dis-je, il

peut la tuer par la seule arme de la calomnie : or il était, comme je viens de le dire, tout entier dans la main des factieux. On voyait bien à Bordeaux une jeunesse ardente s'agiter, mais sans objet bien déterminé, sans chef et sans moyens. Le plus grand résultat qu'elle obtint, fut de se réunir en club. L'ame s'ouvrait à une sorte de joie et d'attendrissement, en voyant cette jeune élite se lever, pour conserver le dépôt de la liberté. Mais la raison ne s'ouvrait pas à l'espérance. On avait fait assez à Bordeaux, comme par-tout ailleurs, pour exprimer le vœu du peuple : on n'avait pas fait assez pour l'appuyer auprès des usurpateurs, qui feignaient de ne pas l'entendre.

Les pères, les mères, les épouses croyaient avoir fait les plus grands sacrifices, en laissant leurs enfans ou leurs maris courir les dangers du club, et

ceux-ci, en prononçant des discours à la tribune. Vieux ou jeunes, on peut dire de tous, qu'inexpérimentés dans les orages démocratiques, ils ne prévoyaient guères ce que cachait de vengeance et de projets infernaux la conquête de la France, méditée et exécutée par les jacobins. Il en était ainsi par-tout, où une sorte de sécurité engourdissait la résistance. Le jacobinisme et le *Robers-pierisme* étaient des maladies nouvelles dont on voyait bien les symptômes, mais dont on ignorait les terribles effets. Les départemens éloignés sur-tout, pouvaient-ils prévoir qu'il en résulterait la ruine des plus florissantes cités, le massacre de plus de cent mille citoyens, l'emprisonnement de trois cent mille, la destruction du commerce et des arts, l'asservissement de la France, mutilée, flétrie et noyée dans son sang.

Si l'amour de la patrie et de la liberté,

le respect des personnes et des propriétés, l'obéissance aux lois, si tant de sentimens généreux s'exhalaient pour ainsi dire à pure perte, de tous ces jeunes cœurs, il n'en était pas de même de la tyrannie et de ses émissaires. Leur rage était concentrée, leur langage hypocrite et calomniateur, leur marche assurée, corruptrice et savante. Ils avaient débuté par s'emparer du nom de la section *Franklin*, plutôt que de la section elle-même. Ils ébranlaient toutes les autorités, en attendant l'instant de les détruire; ils fanatisaient l'ignorance, épiaient la vénalité, et ne s'appliquant à connaître les sources du bonheur public, que pour les empoisonner, ils y parvenaient chaque jour davantage. Ce qu'il y a de particulier, c'est que toutes leurs machinations pesaient sur la classe des sans-culottes, dont ils se disaient les amis; ils l'affamaient pour la conquérir.

Les ouvriers et leurs femmes passaient des nuits entières à la porte des boulangers. Ils poussèrent l'impudence jusqu'à ne vouloir accorder de subsistances qu'à la section Franklin exclusivement ; elle était pour eux comme une citadelle, d'où ils assiégeaient la ville. Des orateurs véhémens dirigeaient sans cesse leurs discours contre cette section, arsenal d'anarchie, et qui, menaçant sans cesse la sûreté publique, s'était déjà emparée d'une partie de la grosse artillerie. Un incident provoqua enfin un éclat, qui pouvait devenir décisif : une députation du club des jeunes gens, envoyée à la section Franklin, y fut arrêtée ; alors on court aux armes. Les émissaires du tyran devaient se réjouir : il parassait certain que le sang français allait couler. Les membres de la municipalité l'apprennent et se rendent sur la place. Le courroux si bien fondé de cette jeunesse, s'amollit

à la vue des magistrats, et se change en obéissance. Devant l'organe de la loi, leurs armes s'inclinent avec respect. Voulez-vous savoir si une ame est de trempe à être libre, mettez à l'épreuve son respect pour les magistrats. Celui des jeunes gens de Bordeaux fut sans bornes ; ils se retirèrent. Leurs députés furent relâchés ; mais c'est tout ce qu'on tint des nombreuses promesses qu'on leur fit, et le machiavélisme de tyrans déjà vieillis dans la perfidie, obtint un triomphe aisé sur la candeur et l'inexpérience. Le club des jeunes gens fut fermé ; la section Franklin redoubla d'audace ; le département prit la fuite ; et ce seul foyer où brillait encore quelqu'étincelle d'esprit public, fut détruit. Des gardes nationaux choisis dans la section Franklin, devenue maîtresse, en prirent possession comme d'une place emportée d'assaut. Tout Bordeaux n'offrit plus que cette triste image.

Il n'y resta plus de trace de liberté. Des brigands à la tête d'hommes stipendiés, portèrent l'effroi dans toutes les maisons, et enlevèrent une foule de citoyens pendant la nuit. Un sommeil paisible ne fut plus un bien dont aucun habitant eût la jouissance. Le bruit des arrestations nocturnes éclatait le matin, et remplissait tous les quartiers de stupeur et d'épouvante. Les vrais magistrats étaient en fuite, destitués ou arrêtés eux-mêmes. Un mauvais génie invisible semblait s'être emparé de la ville, et ne se plaire qu'à porter ses coups dans l'ombre ; c'est dans ces circonstances qu'on vit tout-à-coup paraître le buste de Marat, couvert d'un bonnet rouge, et promené par un comédien du Vaudeville, que suivaient quelques hommes inconnus dans la ville ; ces présages affreux qu'ils appelaient une fête, redoublaient la tristesse universelle. On regardait en silence

cette procession traverser les rues, et n'entraînant après elle que quelques vagabons, comme un égoût qui entraîne les immondices. Le triomphe du nouveau *Teutatès* annonçait que des sacrifices d'hommes allaient se faire. Les faibles digues qui défendaient encore l'ordre public, furent renversées, par la destitution totale de la municipalité ; des intrigans, des envoyés jacobites se répandirent dans toutes les places. Ce fut alors que les émissaires du tyran (1) entrèrent en conquérans, dans cette cité organisée pour eux et par eux ; nouvelle et effrayante tactique qui, joint au mulet de Philippe la délation et la scélératesse, où le crime et l'hypocrisie seuls font tout, et où le général et les soldats ne paraissent que pour le pillage et les proscriptions. Je ne fus point té-

(1) Le général de l'armée révolutionnaire et son état-major.

moin de ces horreurs ; j'étais destiné à en voir d'autres plus atroces encore. Si je n'ai pas été témoin de la dévastation de Bordeaux, et si je n'ai pas vu le sang couler dans ses murs, j'ai vu massacrer sa députation entière ; les hommes les plus éclairés, les plus éloquens et les plus vertueux de la république, ne survécurent que de peu de jours à la liberté de la seconde des cités qu'ils représentaient, et dont ils soutinrent la gloire jusques sur l'échafaud.

Tel était l'état déplorable dans lequel se trouvait Bordeaux, et l'orage qui grondait sur lui, lorsque j'y fus arrêté, le 4 octobre 1793 (vieux style) à 3 heures après minuit, peu de tems avant l'entrée des lieutenans du vainqueur du 31 mai.

Je n'avais jamais paru de ma vie devant aucun magistrat ; je n'avais jamais connu d'assignation devant aucun tribunal, et mon indépendance avait été

jusqu'alors, je crois, la plus grande et la plus complette, dont aucun être eût jamais joui. Je puis dire que je n'avais aucune idée de ce que c'était qu'une prison et des fers. Jetté depuis dans des cachots, au milieu d'une foule d'infortunés, je me suis souvent reproché de n'avoir jamais arrêté mes pensées sur ces dépôts, où l'ordre social entasse ceux qu'il sacrifie à sa sûreté, et où depuis la tyrannie a précipité des milliers de victimes. Ce fut du sein de cette indépendance vierge, pour m'exprimer ainsi, que je fus plongé tout-à-coup dans la captivité, et chargé de fers. D'abord ma position me parut un rêve. Il me semblait toujours que j'allais me réveiller libre.

Je fus conduit au comité révolutionnaire de la section Franklin, le seul qu'il y eût alors, et qui était sorti comme tout formé des enfers. C'était un ramas de clubistes, présidé par des émissaires

à cheveux noirs ; il semble réellement qu'il n'y ait qu'à oser en France, tant la privation de tout exercice politique rend un peuple ignorant et aveugle sur ses droits. Ce club instrumentait tout aussi tranquillement que si ç'eût été la chose la plus naturelle du monde, que d'arrêter la nuit 3 ou 400 personnes, et de remplir tout de confusion et d'alarmes. Seulement une sorte de satisfaction niaise, mêlée d'étonnement, se peignait sur la figure des sans-culottes, qui croyaient que pour cette fois-là, le peuple allait être heureux, puisqu'il arrêtait tous les riches. Quelqu'éclat qu'ait jetté l'esprit français par sa littérature et ses philosophes, il est peu de nation où l'esprit de la masse soit moins avancé. C'est que la littérature ne polit qu'un certain cercle d'hommes, et que la liberté seule donne du sens et de l'esprit à une nation.

J'avais été arrêté avec un espagnol. Il

était venu chercher la liberté en France, sous la garantie de la foi nationale. Persécuté par l'inquisition religieuse de son pays, il était tombé en France dans les mains de l'inquisition politique des comités révolutionnaires. Je doute qu'il existe une ame plus véritablement, plus énergiquement éprise de l'amour de la liberté, et plus digne d'en jouir. Sa destinée est d'être toujours persécuté pour sa cause, et de l'aimer toujours davantage. Raconter mes malheurs, c'est raconter les siens ; notre persécution avait les mêmes causes, les mêmes fers nous ont enchaînés, les mêmes cachots nous ont reçus, et le même coup devait finir notre vie. Au moment où nous fûmes saisis, un officier municipal accompagnait la horde. Je remarque cette circonstance ; depuis je n'ai plus vu de magistrat du peuple, et mes yeux ne se sont plus reposés sur l'écharpe nationale, signe

signe consolateur, et qui rappellait au moins l'idée d'un pays civilisé. C'était tous gens sans aveu ; des Savoyards, des Byscayens, des Allemands mêmes. C'était à cette tourbe que des Français étaient abandonnés. Si j'étais indigné pour moi-même, combien ne le fus-je pas davantage quand je vis au milieu de ces factieux, un représentant du peuple, *Duchâtel*, la tête nue, et pressé par des satellites...Ils osaient l'interroger. Il me sembla voir tout le peuple français outragé dans sa personne. Au bout de 3 heures, qui suivirent un court interrogatoire, on vint nous signifier que *Duchâtel*, l'espagnol et moi, allions être traduits à la Réole, devant des représentans.

Bientôt un grand bruit se fait entendre, des hommes armés s'assemblent ; les allées et les venues se précipitent. O véritable contre-révolution ! je vois

passer *Duchâtel*, les mains chargées d'indignes fers et attaché au corps avec une corde, qu'un gendarme tenait en laisse, à six pieds ; ce jeune homme retenait des larmes d'indignation qui roulaient dans ses yeux ; la tête haute et le regard courageux et terrible, son caractère de représentant se traçait sur son front, en traits d'autant plus augustes qu'il était méconnu : sa taille était avantageuse, l'intrépidité respirait tellement dans tout son visage d'une beauté mâle et vigoureuse, sa jeunesse paraissait tellement indépendante et libre, que tant qu'à duré la route, je ne me souviens pas d'avoir vu un seul moment de sécurité aux gendarmes, quoiqu'il eût des fers aux pieds et aux mains, et qu'il fût attaché avec une douzaine de cordes en dedans et en dehors de la voiture ; il traversa avec majesté tout le long corridor, et une partie de la

place. Les hommes qui le conduisaient, avaient les yeux baissés, comme honteux de descendre du rang de citoyen français, au rôle de sbyrre de la tyrannie.

On nous jetta chacun dans une voiture : le peuple gardait le silence, les femmes pleuraient, l'intérêt était sur tous les visages, c'était une énigme, un mistère du gouvernement. Le peuple, par ce choc violent, était reporté à trente ans, en deçà de la révolution, et avait l'air de dire, *çela vient d'en-haut*, comme il le faisait sous le despotime. Des siècles d'une obéissance passive, lui ont fait contracter cette habitude trop funeste, lorsqu'une grande injustice, vient étonner sa moralité ; cette locution ne se détruira pas en un jour, et sur-tout avec le gouvernement révolutionnaire. Cependant un pays n'est point libre, et est indigne de l'être, lorsque cette locution servile est en usage, et qu'on dit

sur une grande oppression, au lieu de la repousser; *cela vient d'EN-HAUT.*

Enfin nous partons : le cortège était magnifique et beaucoup trop : trois berlines à six chevaux, des hommes qui couraient à cheval devant, derrière et aux portières, donnent une idée des dilapidations, qui se commettent dans ces occasions. C'était là fête des chars, et nous recrutâmes jusqu'aux portes de la ville beaucoup de Sans-culottes à qui leurs camarades disaient de monter; *prends-un cheval, c'est la nation qui paie.*

J'avais quatre citoyens dans ma voiture, sans compter ceux qui étaient sur le siége, et sur l'impériale; je leur parlai avec chaleur et véracité sur beaucoup d'objets, ils m'écoutaient; mais avais-je plus de raison que des citoyens venus exprès de Paris, pour apporter à Bordeaux la *véritable politique*, et qui tout d'un coup, comme par magie, avaient rendu

une grande partie des porteurs d'eau et des commissionnaires de cette ville si puissans, qu'ils arrêtaient les gens riches, et si heureux, qu'ils couraient la poste.

A la première pause, pour souper, je ne pus retenir mon indignation; l'espagnol et moi n'étions point attachés; le redoutable *Duchâtel* l'était; des mains étrangères suppléaient à l'usage des siennes, comprimées dans d'étroits ferremens; on le faisait manger. Un innocent, un représentant du peuple, un homme, dans cet état, auquel son semblable insulte à ce point, faisait bouillonner mon sang: je lisais dans ses yeux, les plus expressifs que j'aie jamais vus, tout ce qui se passait dans son âme; je mendiais dans ses regards le signal de la résistance, qui nous eut fait infailliblement massacrer tous trois. Le sourire amer était sur ses lèvres et le désespoir dans son cœur. En par-

lant avec force contre cette indignité, je saisis, sans m'en appercevoir, une bouteille, dans l'attitude d'un homme qui veut la lancer : il n'en fallut pas davantage; aussi-tôt trois gendarmes me serrent, m'entourent comme par une manœuvre insensible. Au bout d'un quart d'heure, je n'eus plus rien à envier à mon malheureux camarade d'infortune, et je fus garotté. Depuis je l'ai été jusqu'à Paris. Le chef de la bande qui nous conduisait, était un homme à cheveux noirs, crépus et jacobites, au teint bilieux, à la machoire pésante, au ventre énorme et à l'air mistérieux d'un satellite de Lenoir ou de Sartines. La liberté ne lui avait pas donné une haute idée de la dignité de l'homme, puisqu'il l'outrageait ainsi : il est probable qu'il n'avait pas non plus étudié la tolérance dans Voltaire : il avait à la bouche certains mots, de *montagne*, de *sans-culottes*, de *jacobins*, comme un

bedaud de paroisse, celui de *luthériens*, de *pape*, et d'*assemblée des fidelles*; voilà je crois tout ce qu'il savoit de la révolution : au reste il était costumé convenablement, les moustaches, le large sabre, les pistolets à la ceinture, le pantalon neuf, et tous les agnus, et les médailles de l'ordre; je parie aussi qu'il était fort en regle du côté des cartes civiques et des certificats; ce fut par son ordre que je fus attaché, je lui en témoignai mon ressentiment par une pluie de sarcasmes; monseigneur le jacobin, lui disais-je, vous qui êtes couronné d'un bonnet rouge, en vertu de quel article des droits de l'homme, chargez-vous un citoyen français de fers? Il fut enchanté d'appercevoir que j'étais anti-jacobin; cette découverte acheva de lui ôter toute espèce de remords, et c'est le seul profit que j'aie retiré de mes discours. Il retourna vers la proie qu'il couvait spé-

cialement des yeux, le représentant. C'est par de pareils Vandales que la France est ensanglantée depuis un an entier. En arrivant à la Réole, il ne manqua pas de me faire mettre au cachot tout seul comme mutin; au passage de la Garonne j'avais eu une nouvelle altercation, et j'avais été tenté vingt fois en la passant, d'aller au fond de la rivière chercher la vérité avec un grand coquin de Biscayen qui discutait vivement sur les droits de l'homme, avec moi qu'il tenait enchaîné.

Quand je fus sous ces voûtes souterraines, quand d'énormes verroux se refermèrent sur moi avec un fracas inconnu à mes oreilles, quand je me vis seul, séquestré de la nature entière, privé de la douce lumière du jour, je payai à l'humanité le tribut qu'elle ne remet à personne. Je me souvins de mes affections et je pleurai. Ce sont les seules larmes que j'aie versées dans ce long

cours d'adversités. Mon dernier adieu s'exhala vers tout ce que j'avais de cher, à travers ces murailles épaisses ; depuis mes yeux sont restés secs. Il est des côtés du cœur si tendres, qu'on ne peut y toucher sans une crise douloureuse. J'échappais à des sentimens que je ne pouvais détruire, et je me suis toujours arrangé comme un homme qui sait très bien qu'il est mort. Les agens subalternes avaient disparu, et les égards, l'humanité même se remontrèrent. On nous mit au bout de deux jours, l'espagnol et moi, toujours séparés, dans une maison de bénédictins qui servait de cazerne. A travers des barreaux simples et très-espacés, mes yeux se promenaient sur une immense vallée que traverse la Garonne ; je revis des arbres, des champs, et le magnifique spectacle de la nature. J'en jouissais de toute mon ame comme d'un bien que j'étais

menacé de perdre à jamais. L'appare
qui nous environnait était tout militai
d'ailleurs. Interrogés quelques jou
avant, nous avions traversé une hay
de soldats qui gardaient un escalier étroit
long et obscur, par lequel on arriva
à une chambre mal éclairée où siégeaie
les Représentans. On me demanda pe
de chose, même avec une espèce c
bonté, mais forcée autant qu'il m'e
souvient, et le ton d'un intendant pol
mais vieilli dans l'exercice d'un pouvo
despotique. Le Général de l'armée révo
lutionnaire m'était venu prendre av
quelques adjudans, et me parut fai
là précisément le même métier que j
vu faire depuis aux valets de guichetier
à la conciergerie ; le club se tenait so
ma chambre. Quelquefois dans le loi
tain, à travers les taillis, au-delà d
la rivière, je voyais les Représenta
du peuple se promener à cheval, sui

du général révolutionnaire et de ses adjudans. Je n'étais point fâché de voir *les armes céder à la toge* ; mais je ne pouvais m'empêcher de comparer cet état de puissance avec les dogmes de la sans-culotterie

Enfin nous fûmes envoyés tous trois à Paris, et remis à la discrétion de deux gendarmes qui spéculant sur nous, nous affamèrent le long de la route. Duchatel était avec un gendarme dans la première voiture, l'espagnol et moi avec l'autre gendarme dans la seconde. Ce fut par une suite de cette cupidité, que nous fîmes le chemin sans descendre et sans arrêter, et que nous restames 149 heures assis au fond d'un cabriolet fort incommode ; aux relais nous obtenions qu'on plaçea nos voitures de front, nous nous voyons et cela nous consolait ; Duchatel plaisantait même d'assez bonne grace sur le sort qui l'attendait.

A un relai, Duchatel apprit qu'un de ses collègues était à l'auberge; il demanda à le voir, il obtint pour toute réponse : *je n'ai pas le tems, je dine.* Je ne cherche point à me rappeller le nom de cet homme, c'était à son collègue malheureux, souffrant, enchaîné, qu'il répondait ainsi. Cet individu peut bien être un de ceux qui ont usurpé la souveraineté nationale, mais à coup sû ce n'est pas un grand homme.

Pour l'instruction de ceux qui abandonnent avec tant de facilité, l'existence des citoyens à des mains mercenaires, je dois une petite digression su un des gendarmes; on verra combie l'abus de l'autorité, est voisin de so exercice, et de combien d'instituteur sages et profonds a besoin une nation dont la maladie particulière, est l'ostentation, l'envie de paraître et de sorti de sa sphère.

C

Ce gendarme avait été cuisinier à *Agen*; il voulut se montrer dans toute sa splendeur aux mêmes lieux où il avait végété dans l'obscurité de la cuisine.

Il nous fit faire 40 lieues de plus, exprès pour sa gloire, et pour que tout *Agem* le vît disposant des deniers de l'état, et enchaînant les citoyens. Cet homme était bien un des plus jactantieux et des plus méchants qu'on puisse voir.

Il avait un de ces fronts larges et plats sur lesquelles on lit en gros caractères, IMPUDENCE. Il ne manquait jamais de mettre à chaque poste tous les gardes nationaux en requisition, qui regardaient en avançant la tête, avec mystère, et une précaution respectueuse, comme si *Pitt* et *Cobourg* au moins eussent été derrière les *stores*; s'il était de l'essence de la liberté d'avoir des gendarmes, il en faudrait au moins

de formés exprès pour elle. J'ai vu les routes couvertes de femmes attachées avec des colliers de fer au col, des hommes enchaînés trois à trois, d'autres courant attachés à la queue d'un cheval, pour avoir été ou *Brissotins*, ou *Rolandins*, ou *Modérés*. L'humanité a été plus dégradée en France pendant un an, (l'an 2. de la République) qu'elle ne l'est en Turquie depuis cent ans. Je ne m'appésantis sur toutes ces choses, que parce qu'à chaque pas on sent le besoin de donner au peuple le respect de lui même, et de la dignité de l'homme.

Quand nous fûmes dans *Agen*, à la même auberge où il avait servi; c'est alors que notre homme voulut recueillir tous les regards: il allait, il venait, il visitait la voiture à chaque instant et sans nécessité; il fesait des signes aux citoyens, plus triomphant que s'il eut amené douze autrichiens, faits pri-

sonniers de sa main. Il nous laissa 3 heures en proie à l'ardeur du soleil et aux injures de toute espèce : je fus couché en joue, injurié spécialement, parce qu'à la fin mes yeux s'étaient allumés d'indignation, et que mes regards sans doute étaient devenus sinistres, comme ceux des clubistes qui nous visitaient, la carte à la boutonnière, le bonnet sacré en tête, et les imprécations à la bouche.

L'illustre cuisinier mit enfin le comble à sa gloire; il fend la foulle, crie *gare* et paraît avec deux maréchaux férans. Alors aux yeux de tout *Agen*, il commande du ton qu'on crie *aux armes*, de river à la jambe de l'espagnol et à la mienne un boulet ramé de 80 livres. Ces deux boulets furent apportés avec ostentation, et montrés au peuple préalablement. Nos mains attachées, nos corps ceints d'une triple corde, lui paraissaient des mesures peu suffisantes; nous gar-

dâmes le reste de la route ces fers tellement pesans, que si la voiture eût un peu penché, nous avions infailliblement la jambe cassée ; et si extraordinaires, qu'ils étonnèrent à la conciergerie de Paris des guichetiers en place depuis dix-neuf ans. C'est à la jactance de l'illustre cuisinier d'*Agen* que l'espagnol et moi dûmes ce traitement. On ne pouvait rien ajouter à la barbarie de ceux qu'avait éprouvés dès le commencement de la route le représentant du peuple. Pour l'espagnol, combien de fois pendant le chemin lui demandai-je pardon de tant d'indignités, au nom de la nation française.

Nous arrivâmes à Paris le 16 octrobre ; (vieux style.) Ici s'ouvre une scène nouvelle. Nous voilà donc tombés tous trois dans cet abîme des vivans, dans cette Conciergerie de Paris, teinte encore sur tous les murs du sang des victimes du deux septembre, et où le tribunal révolution-

naire à dépassé toutes les bornes connues de la scélératesse et de la férocité. Avant d'y parvenir nous avions été présentés à toutes les prisons de Paris, et promenés pendant trois heures, du Luxembourg à la Force, de la Force à l'Abbaye, dont la vue seule me fit frissonner. On nous reçut à la Conciergerie. On nous porta dans le premier guichet, et l'on fit venir des serruriers pour dériver mes fers et ceux de l'espagnol. Ceux de *Duchâtel* étaient *à vis*. D'abord on m'assit sur un fauteuil, mais cette posture ne paraissant pas commode à l'ouvrier, on m'étendit à terre; couché comme un animal exposé en vente, j'étais en butte à leurs ris insolents; l'opération finie, je veux me relever; mais n'ayant pas consulté mes forces épuisées à mon insçu, par une longue marche, (j'étais resté comme je viens de le dire, cent quarante-neuf heures en voiture sans changer de place;) je chan-

celle ; aucune main secourable ne se présente : j'étais repoussé de l'un à l'autre comme un homme ivre dont se joue la populace : je désespérai cette fois de l'humanité, je la maudis, et je tombai la face contre terre. Oui, mon ame est forte puisqu'elle n'a pas succombé à ces épreuves. Oh dignité de l'homme, première base de la liberté, quand seras-tu respectée! Bientôt je fus séparé de mes compagnons, et plongé sous le nom de secret, dans le cachot le plus infect de la maison ; j'y trouvai des voleurs et un assassin condamné à mort, qui croyait gagner beaucoup en prolongeant sa misérable existence dans un pareil repaire, au moyen d'un appel en cassation, qui ne lui réussit pas. Le soir trois grands guichetiers, suivis d'énormes chiens, vinrent nous visiter. Je vis mes malheureux compagnons se presser d'aller au devant d'eux; c'était en effet les seuls êtres par lesquels

Ils communiquaient encore avec le monde. Ce fut à la lueur de leurs flambeaux, qui apportaient la lumière dans cette caverne, où jamais celle du soleil ne pénétrait, que je vis et de quels hommes j'étais entouré, et quelle habitation m'était échue en partage : elle était de douze pieds quarrés au plus : mes compagnons étaient au nombre de trois, l'un condamné pour assassinat, était un vieux voleur de cinquante ans, nommé Pampin, tout mutilé par le crime, boiteux et borgne, la figure balafrée et couverte de rides pendantes, mais il avait des bras de fer et les épaules d'une largeur démesurée : tout le sceau de l'homicide était imprimé sur sa personne, des pieds à la tête; sa voix était rauque et terrible.

Le second était un marchand d'argent, fabricateur de faux assignats, être dégradé, qui n'avait pas même le ressort qui peut rester dans l'ame d'un voleur; tout

son maintien était patelin et faux : il avait l'air né pour l'espionnage, plus encore que pour le vol. Il feignait de n'avoir pas d'argent pour vivre aux dépens des autres, qui en usaient d'abord bien avec lui. Ce qu'il avait, il le mangeait seul et à bas bruit; ses plaintes lâches et hypocrites, ses habitudes mendiantes, son égoïsme l'eussent mis, s'il était possible, au dessous de l'assassin lui-même. (1) Ses autres camarades le sentaient et le traitaient avec supériorité : ils lui reprochaient de manquer de savoir vivre, et voulaient souvent l'endoctriner à force de coups de poing. Quand Pampin, Pampin fameux par ses longs malheurs et par ses travaux, plus nombreux que ceux d'Ulisse avec sa voix enrrouée, mais forte,

(1) Comme Barrère est au-dessous de Robespierre.

lui avait dit, tu n'es pas fait pour vivre avec d'honnêtes gens, il ne répliquait plus, et si les leçons de Pampin devenaient un peu trop vives, il pleurait. Je connus que la lâcheté et l'avarice sordide, sont les plus honteux et les plus haïssables des vices ; car je portais une telle aversion au marchand d'argent, que j'étais à chaque instant prêt de me réunir aux autres contre lui. L'union de la caverne, les services de la fraternité, de camarade à camarade, une certaine tournure d'indépendance conservaient à l'âme de Pampin et à ceux de son espèce que j'ai vus, quelques-uns des caractères de son essence primitive : ce maraud de publicain, faux-monnoyeur, qui aurait aussi volé sur la grande route, s'il en avait eu le courage, n'avait rien de tout cela et paraissait pétri d'un limon encore plus vil ; il aurait volé ses camarades mêmes, sans Pampin, qui comme dépositaire du grand code des

procédés à observer entre voleurs, disait qu'il ne fallait *point travailler* en prison. Zénon dictait ses préceptes avec moins d'austérité.

Le troisième était un jeune homme que le libertinage avait conduit au vol, auquel il paraissait s'être livré avec un attrait irrésistible. Il ne manquait pas d'une sorte d'éducation: il avait été, dans sa première jeunesse, secrétaire de Diétrik, qui à force de vertus avait péri sur le même échafaud où ce jeune homme, qui l'avait servi autrefois, fut conduit peu de tems après lui, à force de crimes. La prison avait été souvent son domicile; il y avait été mit cette fois pour faux assignats, et ce fut la dernière. C'était un véritable *Pilade*: Le nom d'un de ses amis, arrêté comme lui et son complice, était sans cesse à sa bouche; il ne parlait que du bonheur de sacrifier sa vie pour la sienne. Cet ami de son côté pourvoyait exactement à tous

ses besoins. Le même échafaud a terminé leur sort à tous deux.

Tels étaient les individus que je découvris autour de moi et auxquels on m'associait, parce qu'on me soupçonnait d'être brissotin. Ils étaient fort déguenillés et portaient leurs professions écrites sur leurs figures sinitres. Les guichetiers les traitaient avec une sorte de bonté, mais avec une grande supériorité protectrice. Pour moi couché sur mon fumier, je gardais le silence. Un guichetier secoua ma jambe d'une main et la laissa retomber, tandis que de l'autre il me promenait la chandelle devant la figure. J'ai sçu depuis que c'était la manière dont ils signalaient les nouveaux venus. Je lui dis : si ta place te donne le droit de me traiter avec cette indignité, tu as raison, et je tournai le dos. Pendant treize jours, que je suis resté dans mon cachot, je ne leur ai plus adressé la parole une seule fois.

(...)

Pendant ce temps, où j'eus occasion de me trouver avec beaucoup de voleurs, je ne leur ai vû guères d'autre remord, que celui de s'être laissé prendre. J'appris de leur bouche beaucoup de leurs exploits, souvent ensanglantés par l'assassinat et c'était presque toujours en riant aux éclats, qu'ils les racontaient. J'y ai appris, ce qu'on refuserait de croire, si depuis il n'y avait eu un jury du tribunal révolutionnaire, qu'un de leurs camarades exécuté à vingt-deux ans, avait déjà assassiné soixante-trois personnes. Je connus par leurs entretiens, aux moments où je feignais de dormir, qu'ils tenaient à tous les voleurs de Paris, à ceux du garde-meuble, et que si la loi n'en eut fait justice, ils auraient exécuté de nouveaux assassinats, qu'ils méditaient jusques dans les fers; car le jeune homme était vraiment tout noir de crimes, et avait assassiné, mais sans

être

être découvert. Les joueurs de tripots, les marchands d'argent recrutent sur-tout leur armée. Je les ai vû beaucoup soupirer après le repos, et envier le sort de quelques-uns de leurs camarades, qu'ils nommaient, et qui retirés à leurs campagnes, vivaient du fruit de leurs forfaits, restés inconnus. Leurs habitations les plus ordinaires, sont les bourgs environnants Paris : ils ont des correspondans et vont souvent à soixante ou cent lieues, pour des expéditions qu'on leur indique. La corruption de leurs mœurs est au comble, et le mépris des loix sociales, a été précédé chez tous, par le mépris des loix de la nature. Ce sont de terribles gens, pour être sans préjugés. Inceste et athéisme, sont des mots auxquels ils prétendent qu'ils n'y a aucune idée véritable attachée.

Un de leurs stratagêmes est d'enrôler dans leur bataillon des jeunes garçons

d'une figure agréable, et ces ganymèdes, enfans de Mercure, leur ouvrent la nuit les portes de l'homme, dont le goût dépravé n'est pas à l'épreuve de la beauté d'un visage imberbe.

Ils étaient aristocrates presque tous, mais la cause s'en rapportait uniquement à eux.

C'était, parce que dans le nouveau code ils étaient jugés par des jurés qu'ils traitaient d'ignorans, qu'il n'était pas facile d'abuser. Je ne pouvais m'empêcher de rire, en les voyant se frapper le front de colère, et dire, en jurant, *si c'était des gens habiles, nous nous tirerions d'affaires*. Ils savaient parfaitement les loix qui les concernent, et sur-tout leurs ambiguités. Mais le sens et la raison du jury n'étaient point éblouis des fausses lueurs de leur chicanne, qu'ils possédaient mieux que beaucoup d'avocats, et c'est ce qui les irritait.

D'ailleurs ils étaient attachés au vieux barreau, sous lequel ils avaient fait leurs premières armes, aux vieilles perruques parlementaires, avec lesquelles ils avaient eu plus d'un démêlé, dont ils s'étaient tirés avec honneur. Pampin parlait toujours avec les plus grands éloges de l'ancienne magistrature. L'industrie de ces hommes est étonnante. Il en était peu d'entr'eux, qui ne se fût sauvé de prison plusieurs fois. J'appris d'eux-mêmes, qu'en 1791 et 92, ils trouvaient le moyen de contrefaire des billets de maison de secours et même des assignats, jusques dans leurs cachots, et de les mettre ensuite en circulation. Ils se servaient d'un clou ou d'un hardillon de boucle pour graver les planches. Pour se procurer de la lumière, ils pressuraient leur salade, dont ils exprimaient l'huile, et effilaient leurs chemises, dont ils tressaient des mèches. Des marchands, ainsi

que je l'ai appris de leur bouche, en achetaient pour cent francs par jour, à leurs femmes qui les exportaient avec adresse de la conciergerie. Ils m'ont paru, par rapport aux autres hommes, ce que le loup est par rapport aux animaux domestiques; ils méprisaient beaucoup les *révolutionnaires*, nom donné par eux aux gens arrêtés pour affaires politiques, et les regardaient comme des hommes sans industrie, sans invention, sans courage, et capables de faire manquer une entreprise.

Malgré leur politesse et même leur amitié pour moi, malgré leur confiance la plus abandonnée, j'étais au milieu de mes très-chers voleurs navré de tristesse. Je ne trouvais aucun rapport entre mon prétendu girondisme et leurs crimes. Nous étions absolument privés de clarté. L'air était méphitique, la malpropreté, le plus grand des fléaux, nous recouvrait

pour ainsi dire de nos propres immondices. Elles refluaient jusqu'à nous dans un terrain de douze pieds, et où nous avons été entassés souvent sept à-la-fois. Je savais assez bien, au moyen des arrivans, ce qui se passait à Bicêtre, à la grande et petite Force, tous les vols que faisaient les petits voleurs; mais j'ignorais ce que faisait Robespierre, le comité de salut public et le reste du monde; j'étais au secret le plus rigoureux, sans nouvelle de mes camarades d'infortune. On ne m'interrogeait point. J'eus d'abord recours à mon imagination; mais elle n'enfantait plus de prestiges. J'essayais d'évoquer la nature dans ce qu'elle a de plus riant, et d'embellir mes rêveries du charme de ses tableaux. Elle était sourde à ma voix. Les vers suivants faits entre un voleur assassin et un fabricant de faux assignats, me prouvèrent par le peu d'illumination dont ma tête

était remplie en les composant, qu'elle étaitglacée aussi bien que mon cœur. C'est la peinture de la moisson, telle qu'elle se fait dans mon pays natal. De quelle plus douce image pouvais-je chercher à embellir ma caverne ?

Moissons, dont le Zéphir dans ces riantes
plaines,
Agitait en courant les vagues incertaines ;
Cérès, dans ses greniers appelle vos trésors,
Et la seule Pomone embellira ces bords.
Déjà, de vos épis l'appui long et fragile,
Va tombant sous la faulx du moissonneur
agile.
Quelque tems, du soleil épuisant tous les
traits
De vos javelles d'or vous couvrez les guerèts.
Bientôt un bras nerveux vous enserre et vous
lie.
Le glaneur suit de près la gerbe qu'il envie ;
Il s'anime au travail, et son tas va croissant.
L'avare laboureur l'éloigne en menaçant,
Tandis qu'un tendre enfant, guidé par la na-
ture,

Du pauvre qu'on outrage a ressenti l'injure,
Et glissant vers la gerbe une innocente main
Fait de quelques épis l'honorable larcin.
Sur le pas du glaneur, il les sème avec joie.
Mais un fouet dans les airs éclate et se déploie,
C'est un rustique char, qui pesamment traîné,
Roule vers le hameau de gerbes couronné.
O fortunés travaux, scène heureuse et champêtre,
Avant la fin du jour vous allez disparaître ;
Où flottaient les moissons mes yeux ne verront plus
Que des chasseurs cruels dans la plaine acourus.
Pour moi qui dans ces champs, devenus solitaires,
De l'amant de Procris fuir les jeux sanguinaires,
Paisible promeneur, je respecte en marchant
l'humble chaume où l'oiseau se cache en palpitant.

J'abandonnai bientôt cette esquisse, mon imagination broncha, les moissons disparurent, et je me trouvai avec mes camarades les voleurs. Le désespoir s'emparait tout de bon de mon âme ; je

m'abstenais presqu'entièrement de nourriture, non que je fusse bien déterminé à mourir; mais je trouvais dans l'appauvrissement de mon sang une patience, une résignation que ne me pouvaient donner toutes les leçons de Sénèque et d'Epictète lui-même. Si je ne briguais pas précisément la mort, j'en acquérais au moins l'immobilité; je restais sans peine quarante-huit heures couché sur le même côté; quand je mangeais au contraire, comme un jour où je régalais mon camarade *Pampin*, mon sang reprenait son activité, je retrouvais de la rage et j'étais aux enfers. Une diète excessive me donnait un engourdissement qui n'était pas sans quelques charmes: je m sentais cheminer vers la mort par la douce voie du sommeil, mais j'y allais en voyageur paresseux et à mon aise: je savais que je n'avais qu'à vouloir pour arriver au terme.

Vers les onze heures du matin, les verroux retentissent, les quatre ou cinq portes qu'il fallait ouvrir pour arriver jusqu'à nous, mugissent sous leurs gonds, et retombent avec fracas; les nôtres s'ébranlent: on ouvre; c'était Lebeau, concierge, qui venait lui-même me chercher pour l'interrogatoire. Un de ses enfans qui était avec lui, recule à la vue du cachot, et s'écrie avec la naïveté de son âge; *que c'est affreux, un cachot, Papa.* Lebeau lui-même, homme bon et sensible, se tenait à une certaine distance, et détournait la tête moins pour ne pas respirer l'air pestilentiel qui s'en exhalait, que pour ne pas voir un spectacle si déplorable. Pâle, défait, la barbe salle et longue, les habits couverts de paille hachée, qui depuis treize jours composait mon lit, je partis pour l'interrogatoire : il fut long et peut-être *plus* vif, que ne le permettait l'huma-

nité, et l'état dans lequel j'étais. Je ne revins plus dans ma caverne, et je suis bien aise d'apprendre aux lecteurs que peu de mois après, *Fouquier Tainville*, exila tous les voleurs de la conciergerie, leur ancien domicile, et ne voulut plus y souffrir que la probité, les talens et les lumières : mon cachot fut supprimé comme trop mal-sain.

On me mit dans une autre partie de la conciergerie. Je quittais l'antre du crime justement enchaîné, j'entrai dans le temple de la vertu persécutée. *Vergniaux*, *Gensonné*, *Brissot*, *Ducos*, *Fonfrède*, *Valazé*, *Duchâtel* et leurs collègues furent les hôtes que je trouvai installés dans ma nouvelle demeure. Depuis une année entière que je l'habite, je ne cesse d'y voir l'ombre de ces grands hommes planant sur ma tête et ranimant mon courage. Le sentiment de l'admiration fit place bientôt à celui de la reconnaissance. J'ap-

pris que c'était aux sollicitations de Ducos que je devais d'être sorti du cachot, c'est-à-dire la vie, bien triste présent sans doute, dans ces temps désastreux, mais dont il m'est bien doux de lui être redevable. L'aimable et intéressant jeune homme ! il m'avait vû une seule fois, dans le monde, et il me fit l'accueil d'un frère.

La curiosité se réveille à ces noms fameux, mais j'ai peu de moyens de la satisfaire ; j'arrivai deux jours avant leur condamnation, et comme pour être témoin de leur mort. La France et l'Europe connaissent leur procès, si l'on peut donner ce nom à la proscription la plus atroce ; il fut tout du long la violation la plus solemnelle de tous les droits, jusqu'à leur ôter enfin celui de se défendre.

Tous ces athlètes vigoureux qui réunissaient à eux seuls presque toute l'é-

loquence française, étaient entraînés dans l'arêne, enchaînés de toutes parts; il leur était défendu de se servir de leurs forces. Vergniaux une seule fois avec cette flexibilité d'organe qui va remuer toutes les ames, laissa échapper une étincelle de son talent; tous les yeux pleurèrent, la tyrannie pâlit et arracha le décret qui mit le sceau a la gloire des proscrits, et à l'infâmie des proscripteurs.

Ils étaient tous calmes, sans ostentation, quoiqu'aucun ne se laissât abuser par l'espérance. Leurs ames étaient à une telle hauteur, qu'il était impossible de les aborder, avec les lieux communs des consolations ordinaires. Brissot grave et réfléchi, avait le maintien du sage luttant avec l'infortune; et si quelque inquiétude était peinte sur sa figure, on voyait bien que la patrie seule en était l'objet. Gensonné recueilli en

lui

lui-même semblait craindre de souiller sa bouche en prononçant le nom de ses assassins. Il ne lui échappait pas un mot de sa situation, mais des réflexions générales sur le bonheur du peuple, pour lequel il fesait des vœux. Vergniaux tantôt grave et tantôt moins sérieux, nous citait une foule de vers plaisans, dont sa mémoire était ornée; et quelquefois nous faisait jouir des derniers accens de cette éloquence sublime qui était déjà perdue pour l'univers, puisque les barbares l'empêchaient de parler. Pour Valazé, ses yeux avaient je ne sais quoi de divin. Un sourire doux et serein ne quittait point ses lèvres, il jouissait par avant goût de sa mort glorieuse. On voyait qu'il était déjà libre et qu'il avait trouvé dans une grande résolution la garantie de sa liberté. Je lui disais quelquefois: Valazé, que vous êtes friand d'une si belle

mort, et qu'on vous punirait, en ne vous condamnant pas. Le dernier jour avant de monter au tribunal, il revint sur ses pas pour me donner une paire de ciseaux qu'il avait sur lui, en me disant : c'est une arme dangereuse, on craint que nous n'attentions sur nous même. L'ironie digne de Socrate avec laquelle il prononça ces mots, produisit sur moi un effet que je ne démêlai pas bien : mais quand j'appris que ce Caton moderne s'était frappé d'un poignard qu'il tenait caché sous son manteau, je n'en fus point surpris, et je crus que je l'avais deviné; il avait dérobé ce poignard aux recherches, car on les fouillait comme de vils criminels, avant de monter. Vergniaux jetta du poison qu'il avait conservé, et préféra de mourir avec ses collègues.

Les deux frères Fonfrède et Ducos

se détachaient de ce tableau sévère, pour inspirer un intérêt plus tendre et plus vif encore. Leur jeunesse, leur amitié, la gaité de Ducos inaltérable jusqu'au dernier moment, les graces de son esprit et de sa figure, rendaient plus odieuse la rage de leurs ennemis. Ducos s'était sacrifié pour son frère, et s'était rendu en prison pour partager son sort. Souvent ils s'embrassaient et puisaient dans ces embrassemens des forces nouvelles. Ils quittaient tout ce qui peut rendre la vie chère, une fortune immense, des épouses chéries, des enfants, et cependant ils ne jettaient point leurs regards en arrière, mais les tenaient fortement fixés sur la Patrie et la Liberté.

Une seule fois Fonfrède, me prit à part, et comme en cachette de son frère, laissa couler un torrent de larmes, aux noms qui brisent les cœurs les

plus stoiques, aux noms de sa femme et de ses enfans ; son frère l'apperçoit: *qu'as-tu donc ?* lui dit-il... Fonfrède honteux de pleurer, et rentrant ses larmes, *ce n'est rien, c'est lui qui me parle....* Il rejettait ainsi sur moi ce qu'il croyait la honte d'une faiblesse. Ils s'embrassèrent, et s'entrelaçant ils devinrent plus forts. Fonfrède arrêta ses larmes qui coulaient, son frère arrêta les siennes prêtes à couler, et tous deux redevinrent vraiment romains. Cette scène se passa 24 heures avant leur éxécution.

Ils furent condamnés à mort dans la nuit du 29 octobre, (vieux style), vers les onze heures. Ils le furent tous ; on avait envain espéré pour Ducos et Fonfrède, qui peut-être eux-mêmes ne s'étaient pas défendus de quelqu'espérance. Le signal qu'ils nous avaient promis nous fut donné. Ce furent des

chants patriotiques qui éclatèrent simultanément, et toutes leurs voix se mêlèrent pour adresser les derniers hymnes à la liberté ; Ils parodiaient la chanson des Marseillais de cette sorte :

Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé. etc.

Toute cette nuit affreuse retentit de leurs chants, et s'ils les interrompaient, c'était pour s'entretenir de leur patrie, et quelquefois aussi, pour une saillie de Ducos.

C'est la première fois qu'on a massacré en masse tant d'hommes extraordinaires. Jeunesse, beauté, génie, vertus, talens, tout ce qu'il y a d'intéressant parmi les hommes, fut englouti d'un seul coup. Si des cannibales avaient des représentans, ils ne commettraient point un pareil attentat. Nous étions tellement exaltés par leur courage, que nous ne

ressentîmes le coup que long-tems après qu'il fut porté.

Nous marchions à grands pas, l'ame triomphante de voir qu'une belle mort ne manquait pas à de si belles vies, et qu'ils remplissaient d'une manière digne d'eux la seule tâche qu'il leur restât à remplir, celle de bien mourir ; mais quand ce courage emprunté du leur, se fût refroidi, alors nous sentîmes quelle perte nous venions de faire : le désespoir devint notre partage ; on se montrait en pleurant le misérable grabat que le grand Vergniaux avait quitté, pour aller les mains liées porter sa tête sur l'échafaud. Valazé, Ducos et Fonfrède étaient sans cesse devant nos yeux. Les places qu'ils occupaient, devinrent l'objet d'une vénération religieuse ; et l'aristocratie même se faisait montrer avec empressement et respect, les lits où vaient couché ces grands hommes.

O vous les premiers de nos Citoyens! vous n'avez eu d'autres torts que de naître dans un siècle de boue, et d'avoir eu le courage de la vertu, dans la plus prostituée des cités. Elle aura beau vous élever des statues, et chercher à dérober sous leurs piedestaux, la place où vous fûtes immolés, ce qu'elle fera, (si sa destinée est d'être libre enfin). Jamais elle n'effacera les marques de votre sang qui déposeront contre elle aux yeux de l'univers et de la postérité. Vous êtes morts comme des hommes qui avaient fondé la liberté Républicaine, et avec lesquels elle devait s'éclipser. Vous brillez au milieu de tant de lâcheté et d'incivisme, comme Caton et Brutus au milieu du sénat corrompu.

Cent mille français furent immolés sur votre tombe; l'ordre social s'écroula; et la tyrannie régna sur des cadavres; nos plus belles Cités détruites

ou ravagée une année d'horreurs inconnues jusqu'alors au monde, ont suivi votre perte et gravé votre apologie en traits ineffaçables, sur les tables de l'histoire.

Plusieurs d'entr'eux ont remis leur défense entre des mains fidèles : fasse le ciel qu'au milieu de la terreur universelle, elles soient restées courageuses dépositaires de ces trésors inestimables, et qu'ils ne soient pas perdus pour la postérité.

Dans le côté de la conciergerie, où je viens de dire que j'avais été placé, était la prison des femmes, séparée de celle des hommes par une grille. Les prisonniers communiquaient avec elles à travers cette grille, et les fenêtres de deux chambres à rez-de-chaussée qui donnent sur leur cour. C'est là que j'ai vu engloutir une foule innombrable de victimes, de tout age et de toute condition. Le sang des 22 fumait encore,

lorsque la citoyenne Roland arriva; bien éclairée sur le sort qui l'attendait, sa fermeté n'en était point altérée : sans être dans la fleur de l'âge, elle était encore pleine d'agréments ; elle était grande, et d'une taille élégante. Sa phisionomie était très-spirituelle; mais ses malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie, qui tempéraient sa vivacité naturelle. Elle avait l'ame d'une républicaine, dans un corps pétri de graces, et façonné par une certaine politesse de cour. Quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes, se peignait dans ses grands yeux noirs, pleins d'expressions et de douceur ; elle parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme, Ce langage républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme française, dont on préparait l'échafaud, était un

des miracles de la révolution auquel on n'était point encore accoutumé. Nous étions tous attentifs autour d'elle dans une espèce d'admiration et de stupeur. Sa conversation était sérieuse sans être froide ; elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie, qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée : elle ne parlait jamais des députés qui venaient de périr, qu'avec respect, mais sans pitié efféminée ; et leur reprochant même de n'avoir pas pris des mesures assez fortes. Elle les désignait le plus plus ordinairement sous le nom de *nos amis ;* elle faisait souvent appeller Clavière pour s'entretenir avec lui. (1) Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et on voyait qu'elle avait pleuré

(1) Clavière, qui depuis s'enfonça un couteau dans le cœur, après avoir lu la liste de ses témoins.

(*Voyez page* 117.)

au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange d'amolissement naturel et de force la rendait plus intérressante. La femme qui la servait me dit un jour : *devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans la chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer.* Le jour où elle monta à l'interrogatoire, nous la vîmes passer avec son assurance ordinaire; quand elle revint ses yeux étaient humides, on l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu retenir ses larmes tout en exprimant son indignation. Un pédant mercenaire outrageait froidement cette femme célèbre par son esprit, et qui à la barre de la convention nationale avait forcé par les graces de son éloquence ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle resta huit jours à la

conciergerie et sa douceur l'avait déja rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers qui la pleurèrent sincèrement.

Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée en blanc et avec soin: ses longs cheveux noirs tombaient épars jusques à sa ceinture; elle eut attendri les cœurs les plus féroces; mais ces monstres en avaient-ils un? d'ailleurs elle n'y prétendait pas; elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son ame. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. Associée a un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner, avec une gaité si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises.

A la place du supplice, elle s'inclina

devant

devant la statue de la liberté, et prononça ces paroles mémorables : *O liberté ! que de crimes on commet en ton nom !*

Elle avait dit souvent que son mari ne lui survivrait pas. Nous apprîmes dans nos cachots, que sa prédiction était justifiée, et que le vertueux Roland s'était tué sur une grande route, indiquant par là, qu'il avait voulu mourir irréprochable envers l'hospitalité courageuse.

Mon cœur, qui devait être déchiré par tant de tenaillemens dans cette horrible demeure, n'a point connu de douleur plus amère, que celle que me causa la mort de cette femme à jamais célèbre. Le souvenir de son assassinat s'unira dans mon ame à celui de mes infortunés amis, pour l'envelopper jusqu'au tombeau d'un deuil inconsolable.

Peu de temps après, je serrai dans mes bras, Girey Dupré et Boisguyon, qui arrivaient de Bordeaux, tout meur-

tris de leurs fers ; je ne parlerai point du courage de Girey Dupré. Ce mot suppose un effort ; je dirai seulement qu'il est mort sans y faire attention ; ses fers n'avaient rien changé à sa gaîté ouverte et franche. Il avait la même fleur de santé que je lui avais toujours connue ; il s'abandonnait, sans réserve, aux moindres amusemens. Tout entier au plaisir d'être, on eut dit qu'il ignorait qu'il était dans les fers, et que l'échafaud l'attendait. A l'interrogatoire il ne répondit que ces mots, *J'ai connu Brissot, j'atteste qu'il a vécu comme Aristide, et qu'il est mort comme Sidney, martyr de la liberté.* Une réponse courageuse désarme les grandes ames, elle irrite la médiocrité. C'est l'effet que produisit celle de Girey-Dupré. On interrompit là son interrogatoire, et dans son acte d'accusation on consigna comme criminelle, cette réponse qui le couvre de gloire. Il n'alla point à

la mort, il y vola. En montant au jugement, il leur offrit la victime tout préparée pour le supplice ; il avait ouvert le col de sa chemise, et parut ainsi à l'audience. Sa raison ferme et inébranlable aux lâches séductions de l'espérance, lui avait démontré qu'il n'y avait plus qu'à présenter sa tête ; si l'on se rappelle le talent qu'il annonçait dans le *Patriote français*, si d'un autre côté l'on considère tant de grandeur d'ame dans un jeune homme de 24 ans, on sentira qu'il n'est point de perte plus cruelle pour un pays libre, que celle d'un jeune citoyen qui donnait de si belles espérances. Doué d'une moralité profonde, il pouvait honorer les places les plus importantes. Il était, pour m'exprimer ainsi, de cette étoffe, dont on fait de vrais magistrats dans une république. On l'a moissonné dans la fleur de son âge ; c'est un crime irréparable envers la patrie.

Voici un couplet qu'il fit peu de momens avant de monter au tribunal.

Pour nous quel triomphe éclatant!
Martyrs de la Liberté sainte,
L'immortalité nous attend.
Dignes d'un destin si brillant,
A l'échafaud marchons sans crainte;
L'immortalité nous attend.
Mourons pour la Patrie,
C'est le sort la plus beau, le plus digne d'envie.

Boisguyon était un philosophe pratique, d'une vertu douce et bienfaisante; recueilli en lui-même, il travaillait sans cesse à se rendre meilleur; son esprit était fort cultivé; il passait pour avoir dirigé toutes les opérations de Beysser, sous lequel il commandait. Mais comme en toutes choses il était ennemi de l'ostentation, on ne le nommait presque jamais, ou même pas du tout. Ce sont de ces mérites qui n'ont rien à démêler avec le

vulgaire, et que l'observateur philosophe se plaît à contempler dans l'espèce de coque mystérieuse, où ils s'enveloppent. Pour le peindre en un mot, il avait des pièces qui eussent pu servir à sa justification, mais compromettre des personnes qui n'étaient point ses amis, et qu'on eut plutôt soupçonnées de vouloir le sacrifier: il brûla ces pièces, de peur d'êtretenté d'en faire usage!

Son patriotisme constant n'avait guères dû être autre chose, en aucun temps, que de la philantropie. Mais son ame n'était pas d'une trempe aussi forte que celle de Girey Dupré; il écrivit à Robespierre, sur lequel il n'était pas encore tout-à-fait détrompé; il lui rappellait dans sa lettre que dans des temps où ils étaient ménacés, il avait protégé ses jours. Le tyran l'avait oublié, il ne répondit point, et ne daigna pas faire un signe, pour l'arracher à ses bourreaux.

Vers le même temps on amena Bailly, l'homme de la révolution, le plus heureux en honneurs, et celui dont l'agonie fut la plus douloureuse. Il épuisa la férocité de la populace, dont il avait été l'idole, et fut lâchement abandonné par le peuple, qui n'avait jamais cessé de l'estimer. Il est mort comme le juste de Platon, ou comme Jésus-Christ, au milieu de l'ignominie; on cracha sur lui; on brûla un drapeau sous sa figure; des hommes furieux s'approchaient pour le frapper, malgré les bourreaux, indignés eux-mêmes de tant de fureur. On le couvrit de boue. Il fut trois heures à la place de son supplice, et son échafaud fut dressé dans un tas d'ordures. Une pluie froide, qui tombait à verse, ajoutait encore à l'horreur de sa situation; les mains liées derrière le dos, obligé de ravaler l'humeur qui s'écoulait de son nez; il demandait quelquefois le terme de tant de maux;

mais ces paroles étaient proférées avec le calme digne d'un des premiers philosophes de l'Europe. Il répondit à un homme qui lui disait tu trembles, Bailly.— Mon ami, c'est de froid. S'il on demande d'où nous étions si bien instruits, qu'on sache que c'était par le moyen du bourreau, qui, pendant une année entière, n'a cessé un seul jour d'être appellé dans cette horrible demeure, et qui racontait aux géoliers ces abominables et admirables circonstances.

Si je m'abandonnais à la tâche douloureuse de nommer individuellement tous les êtres intéressants sacrifiés dans cette boucherie, à parler de leur courage et de leurs vertus, j'entasserais des volumes. Qu'on sache seulement que le mépris de la mort était devenu une chose triviale, et que Socrate, au milieu de 4 mille personnes de tout âge et de tout sexe, que j'ai vu massacrer en un an,

n'aurait été remarqué que par son éloquence et ses discours sublimes sur l'immortalité de l'ame..

Je me contenterai de peindre l'esprit qui n'a cessé d'animer le tribunal révolutionnaire, et les scènes d'horreurs qui se sont renouvellées dans la conciergerie On croyait assez généralement avant le *vingt-deux* prairial que ce tribunal conservait quelques formes; mais je puis attester qu'il n'a jamais été qu'un tribuna de sang, ne suivant d'autres loix que son caprice, ou la férocité des tyrans auxquels il n'a jamais cessé d'être vendu j'en ai la preuve dans les différens jugemens dont j'ai eu connaissance pendan une année de détention. Il est vrai qu'i ne poussa pas tout-à-coup l'impudence jusqu'à entasser comme *Caligula* dans un même procès, au nombre de soixante ou quatre-vingt, des hommes qui ne s'étaient jamais connus, et jusqu'à les juge

en une heure; mais s'il était moins scandaleux, il n'était pas moins atroce. Comment des êtres dont on fit des bourreaux, des prétendus conspirateurs de prisons, ont-ils pu être en aucun temps des juges intègres ? Comment les assassins des vingt-deux députés, de Bailli, de Diétrick, de Houchard, de Custines père et fils, de Lamourette, de Biron, de Lamarlière, de la citoyenne Roland, et mille autres, peuvent-ils être soupçonnés d'avoir jamais eu de l'humanité; n'avaient-ils pas commencé par porter la désolation dans Orléans par la boucherie de neuf citoyens des plus considérables de cette ville ? Ils ne cessèrent de tuer en détail, jusqu'à ce qu'enfin ils ayent tué en masse; et si alors l'instruction au lieu d'être d'une heure durait quelquefois deux jours, c'était un supplice de plus, car personne n'échappait. Long-temps avant le vingt-deux prairial un de mes camarades de cham-

bre, assassiné pour fédéralisme, trouva dans le même homme, son dénonciateur, son témoin et son juré, et ce juré il l'avait fait condamner pour émission de faux assignats : le crime trouvant par-tout protection, ce scélérat avait eu le moyen d'échapper à la vengeance des loix, et de devenir juge, de vil criminel qu'il était : il était de plus débiteur de celui qu'il condamna comme juré, et sa boule noire n'en tomba que plus vîte. J'ai vu le billet entre les mains de ce malheureux jeune homme, nommé Barré, dont le frère et le vieux père moururent de douleur ; un brigand échappé au supplice, porta la désolation dans toute une famille honorée, patriote et paisible, et la fit disparaître de la terre.

Les malheureuses victimes étaient aveuglées jusqu'au dernier moment, par l'espérance, et leurrées d'une idée de justice : on ne pouvait croire qu'elle se fût

entiérement effacée du cœur d'hommes qui osaient s'appeller juges et jurés. Ceux qui arrivaient des départemens éloignés discutaient leurs droits avec confiance : un vieux conseiller du parlement de Toulouse, disait avant de monter, qu'il ne voudrait pas être à leur place et qu'il les embarrasserait bien ; un autre citait le droit romain ; cette erreur qui navrait l'ame des prisonniers, habitans anciens et expérimentés de la conciergerie, prenait sa source dans une ignorance bien naturelle ; malheur à l'homme qui eut deviné tant d'horreurs ! au moment d'être jugés, sur tout le bandeau s'épaississait plus que jamais sur leurs yeux ; la victime désignée sans le savoir, descendant en elle-même, n'y trouvait qu'innocence et que paix ; un appareil légal se développait devant elle. Un acte d'accusation, une liste de jurés, des témoins, des défenseurs chère-

ment payés, toutes les formes protectrices, tout ce qu'il y a de saint parmi les hommes, était mis en usage; mais ce n'était qu'une comédie atroce, qu'on jouait pour mieux l'abuser? Est-il étonnant qu'elle en fut la dupe; Custine fils, malgré tout son esprit, malgré la proscription demandée et obtenue ouvertement par Robespierre, y succomba lui-même: il prit un défenseur, écrivit toute la nuit ses moyens de défense, et faisait à ces bourreaux l'honneur de croire que l'innocence pouvait échapper une fois de leurs mains. L'espérance habite dans le cœur de l'homme jusqu'au dernier moment pour l'amollir et le trahir. Personne, pour le dire là-dessus, n'a fait ce qu'il devait faire: il fallait les faire succomber sous le poids de l'opprobre et refuser de leur répondre; ou ces septembristes habillés en juges, auraient repris les bûches du deux septembre, ou ils

ils auraient été obligés de lâcher leur proie. Il est bien vrai qu'après le vingt-deux prairial, ils ne gardèrent plus de mesure : la paresse des subalternes y trouvait son profit autant que la cruauté des chefs. On n'avait plus besoin d'examiner des pièces qui s'accumulaient d'une manière effrayante ; on envoyait un garçon de bureau prendre les noms, et c'est tout ce qu'on voulait, puisqu'il ne s'agissait plus que de listes de proscriptions. Les défenseurs furent supprimés, ainsi que les interrogatoires ; mais si l'on ose le dire, cette loi fut salutaire, puisqu'elle ôta tout à fait le masque dont se couvrait ce fantôme de tribunal, qui au fond ne fut jamais composé que d'assassins : on vît alors des hommes condamnés par méprise de nom, le frère pour le frère. Un jeune homme de vingt-cinq ans, qui n'avait jamais été marié, fut conduit au supplice comme ayant un fils

émigré et qui portait les armes contre sa patrie. On se joua ouvertement et sans pudeur de la vie des hommes. La canaille des huissiers, de sous-greffiers, et de tous les subalternes, composée d'anciens records, ou de misérables qui savaient à peine lire, se déchaînait contre l'existence des citoyens; ils insultaient dans leur griffonnage barbare ceux qu'ils assassinaient. J'ai vu apporter à une femme un acte d'accusation sur lequel était écrit : *tête à guillotiner sans rémission*. Aucun de ces actes inlisibles n'était orthographié, et on n'y trouvait aucune construction française. Souvent on recevait un acte destiné à une autre personne : alors l'huissier se contentait de substituer votre nom à celui qu'il effaçait. Plusieurs fois en buvant avec les guichetiers, ils en fabriquaient tout-à-coup et de gaîeté de cœur. Des

femmes ont entendu dicter leurs accusations au milieu des ris : *joignons celle-là à son mari*, crioient-ils en s'enivrant, et la victime n'échappait pas : en effet, ces actes étaient imprimés, avec un protocole commun à tous, il n'y avait que quelques lignes à remplir, et c'est dans ce peu de lignes que se commettaient les méprises les plus absurdes et toujours impunément. La ci-devant duchesse de Biron entr'autres monta avec un acte d'accusation, rédigé pour son homme d'affaires. Oui, c'est l'heureux génie de la France qui les poussa à se démasquer par la loi du vingt-deux prairial. N'avaient-ils pas ôté la parole au vingt-deux députés et à Danton ? La conscience des jurés ne jouait-elle pas à l'aise dans leurs poitrines, depuis qu'ils pouvaient se déclarer assez instruits ? ne jugeaient-ils pas d'après des inductions? Pourquoi

donc cette loi du vingt-deux. O vertige des scélérats. O inconcevable enchaînement des événemens humains !

Enfin avant le vingt-deux prairial, n'ai-je pas vu des hommes, qui, pendant qu'on les interrogeait, avaient entendu rédiger leur acte d'accusation dans la pièce voisine? Avant le vingt-deux prairial, n'insultaient-ils pas de la manière la plus barbare à l'accusé qu'ils chargeaient d'outrages, et qu'ils livraient aux risées du peuple? La pudeur des femmes les plus vertueuses et les plus respectées n'y était-elle pas révoquée en doute, et forcée à rougir aux quolibets grossiers d'une canaille crapuleuse, dont le repaire le plus ordinaire était dans les mauvais lieux, et qui souvent siégeaient étant ivres? Je viens de dire que parmi ces jurés, il y avait un faiseur de faux-assignats; mais presque

tous étaient aussi vils; et qui voudrait fouiller dans cet égoût, y trouverait des hommes flétris par la justice. Coffinal, Dumas, n'étaient-ils pas juges avant cette époque, et pour *faire feu de file*, avaient-ils attendu le signal de la loi du vingt-deux? Si c'est une vérité incontestable, que le crime à découvert est moins hideux, que lorsqu'il prend le masque de la vertu; ne serait-il pas absurde de nier, que le tribunal était plus atroce encore avant le vingt-deux prairial qu'après?

Les furieux du dehors secondaient parfaitement ces monstres; jamais antropophages n'ont eu de pourvoyeurs plus zélés et plus entendus. On voyait arriver sans cesse de nouvelles victimes; il semblait sur-tout qu'ils étaient animés d'une fureur aveugle contre le sexe le plus faible, et le plus aimable. Les

femmes les plus belles, les plus jeunes, les plus intéressantes tombaient pêle-mêle dans ce gouffre, d'où elles sortaient, pour aller par douzaine, inonder l'échafaud de leur sang.

On eut dit que le gouvernement était dans les mains de ces hommes dépravés, qui, non contens d'insulter au sexe par des goûts monstrueux, lui vouent encore une haine implacable. De jeunes femmes enceintes, d'autres qui venaient d'acoucher, et qui étaient encore dans cet état de faiblesse et de pâleur qui suit ce grand travail de la nature, et qui serait respecté par les peuples les plus sauvages; d'autres, dont le lait s'était arrêté tout-à-coup, ou par frayeur, ou parce qu'on avait arraché leurs enfans de leur sein, étaient jour et nuit précipitées dans cet abyme. Elles arrivaient traînées de cachots en cachots, leurs faibles mains

comprimées dans d'indignes fers. On en a vu qui avaient un collier au col elles entraient les unes évanouies et portées dans les bras des guichetiers qui en riaient ; d'autres en pleurs ; d'autres dans un état de stupéfaction qui les rendait comme imbéciles : vers les derniers mois sur-tout, c'était l'activité des enfers. Jour et nuit les verroux s'agitaient. Soixante personnes arrivaient le soir pour aller à l'échafaud. Le lendemain elles étaient remplacées par cent autres, que le même sort attendait les jours suivans.

De tous les coins de la France on charriait des victimes à la conciergerie. Elle se remplissait sans cesse par les envois des départemens, et se vidait sans cesse par le massacre et le transférement dans d'autres maisons. Des guichetiers chargés d'actes d'accusation, les colportaient de chambre en chambre très-avant dans la

nuit. Les prisonniers, arrachés au som
meil par leurs voix épouvantables et in
sultantes, croyaient que c'était leu
arrêt. Ainsi ces mandats de mort, destiné
à 60 ou 80 personnes, étaient distribué
chaque jour, de manière à en effrayer 600
Par la gradation des massacres, j'ai bie
connu toute la profondeur de ce vers d
Racine.

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.

D'abord ils avaient entassé 15 person
nes dans leur charrette meurtrière; bien
tôt ils en mirent trente, enfin jusqu'à qua
tre-vingt-quatre, et quand la mort d
Robespierre est venue arracher le genr
humain à leurs fureurs, ils avaient tou
disposé pour en envoyer cent cinquant
à la fois à la place du supplice. Déjà u
aquéduc immense, qui devait voiturer d

sang, avait été creusé à la place St. Antoine.

C'était vers les trois heures après-midi, que ces longues processions de victimes descendaient du tribunal, et traversaient lentement, sous de longues voûtes, au milieu des prisonniers qui se rangeaient en haie pour les voir passer, avec une avidité sans pareille. Que l'homme est faible, qu'il est un animal asservissable! J'ai vu quarante-cinq magistrats du parlement de Paris, trente-trois du parlement de Toulouse, allant à la mort du même air, qu'ils marchaient autrefois dans les cérémonies publiques. J'ai vu cinquante fermiers-généraux passer d'un pas calme et ferme; les vingt-cinq premiers, négocians de Sédan, plaignant, en allant à la mort, dix mille ouvriers qu'ils laissaient sans pain. J'ai vu ce Beysser, l'effroi des rebelles de la Vendée, et le plus bel

homme de guerre qu'eut la France ; j'ai vu tous ces généraux, que la victoire venait de couvrir de lauriers, qu'on changeait soudain en cyprès. Tous ces jeunes militaires, si forts, si vigoureux, qu'on entourait d'une armée de gendarmes ; leur jugement semblait avoir fait sur eux l'effet d'un enchantement qui les rendait immobiles. J'ai vu ces longues traînées d'hommes qu'on envoyait à la boucherie. Aucune plainte ne sortait de leur bouche; ils marchaient silencieusement, et semblaient craindre de regarder le ciel, de peur que leurs regards n'exprimassent trop d'indignation. Ils ne savaient que mourir. Ce n'est pas tant à braver la mort, qu'à braver la douleur, qu'il faudrait accoutumer les hommes. Que de gens se sont laissé couper la tête, pour avoir eu peur de se faire casser les bras.

Dans ce hâchis d'hommes, qu'on appellait fournées, on entassait des êtres

diamétralement opposés de système et de parti. Thouret avec d'Epremeuil, Chappellier avec la ci-devant duchesse de Grammont. Plusieurs fois des générations entières ont été absolument détruites en un jour ; le respectable Malesherbes, âgé de plus de 80 ans, fut traîné à la mort, à la tête de sa famille entière ; il périt avec sa sœur, sa fille et son gendre, et la fille et le gendre de sa fille ; M. de Montmorin, avec son fils. Quatre Brienne furent tués à la fois. Dans d'autres *fournées* on voyait réuni ce que la nature avait de plus aimable : quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fête publique, furent menées ensemble à l'échafaud. Elles disparurent tout-à-coup, et furent moissonnées dans leur printemps : la cour des femmes avait l'air, le lendemain de leur mort, d'un parterre dégarni de ses fleurs par un orage.

Je n'ai vu jamais parmi nous de désespoir pareil à celui qu'excita cette barbarie.

Vingt femmes du Poitou, pauvres paysannes pour la plupart, furent également assassinées ensemble : je les vois encore, ces malheureuses victimes, je les vois étendues dans la cour de la conciergerie, accablées de la fatigue d'une longue route et dormant sur le pavé. Leurs regards, où ne se peignait aucune intelligence du sort qui le menaçait, ressemblaient à ceux des bœufs entassés dans les marchés, et qui regardent fixement et sans connaissance au-tour d'eux. Elles furent exécutées toutes peu de jours après leur arrivée. Au moment d'aller au supplice, on arracha du sein d'une de ces infortunées, un enfant qu'elle nourrissait, et qui au moment même s'abreuvait d'un lait, dont le bourreau allait tarir la source. O cris de la douleur maternelle, que vous futes aigus ! mais vous futes sans effet. Quelques

ques femmes sont mortes dans la charrette, et on a guillotiné des cadavres. N'ai-je pas vu peu de jours avant le 9 thermidor, d'autres femmes traînées à la mort; elles s'étaient déclarées enceintes.... Et ce sont des hommes, des Français, à qui leurs philosophes les plus éloquens prêchent depuis soixante années, l'humanité et la tolérance!.... Si l'on n'eût arrêté ce débordement de sang humain, je ne doute pas qu'on n'eut vu des hommes aller se précipiter d'eux-mêmes sous le tranchant de la guillotine. Comme l'a très-bien dit Fréron, la première des affections sociales, l'amour de la vie, s'éteignait déjà dans tous les cœurs. J'ai vu plus de dix femmes, qui n'osant prendre du poison, avaient crié *vive le roi*, et chargeaient par ce moyen cet abominable tribunal, du soin de terminer leurs jours. Les unes pour ne pas survivre à un époux, d'autres à un amant, d'autres

par dégoût de la vie, presqu'aucune par fanatisme royal. Et dans quelle classe se trouvaient ces infortunées? dans celle de l'indigence : quelques-unes étaient de misérables prostituées, mais encore riches de leur jeunesse et de leur beauté. O si des législateurs étaient témoins des terribles effets de loi violentes ou passionnées; combien de victimes elles écrasent; comme ces édifices qui s'écroulent dans une fête publique; ils frémiraient des dangers de leur mission : ils verraient des milliers de citoyens dans les pleurs, les autres en fuite et mourant de misère; d'autres dont la raison est aliénée, et qui dans leur délire, d'une voix de fer, le maudissent le jour et la nuit, avec des imprécations affreuses. Après la loi qui chassait sous trois jours tous les nobles de Paris, j'ai vu arriver entre beaucoup d'autres une jeune femme, qui depuis

n'avait pris aucune nourriture : sa raison était égarée : née dans l'opulence, elle avait à peine trouvé depuis un an dans l'ouvrage de ses mains de quoi fournir à son existence ; cette loi lui ôtait tous moyens de vivre ; elle n'avait plus de ressources que la mort, et elle était venue la demander, en se dénonçant elle-même. Sa pâleur extrême, causée par le chagrin et l'inanition, n'empêchait pas de trouver sur son visage les traces de la décence, de la beauté et de la jeunesse. Ses malheurs n'étaient pas encore au comble, elle devait apprendre qu'un époux adoré dont elle ignorait le sort avait péri sur l'échafaud peu de jours avant. Sur son acte d'ccusation elle lut qu'elle était veuve...Elle fut rejoindre son époux. Si au milieu de tant de désolations, quelques malheurs enfonçaient des pointes plus acérées dans le cœur des infortunés, au milieu du courage général,

quelques actions particulières se faisaient remarquer et brillaient d'un éclat plus vif que toutes les autres. Cette époque qui offre l'exemple de tous les crimes, offre aussi quelquefois celui de la vertu sublime. Des jeunes femmes de chambre ont voulu mourir avec leurs maîtresses, et quand l'espionnage et la délation portaient un coup mortel aux mœurs, elles périssaient par un dévouement généreux. Une bonne religieuse ne voulut pas sauver sa vie aux dépens d'un très-léger mensonge. La ci-devant marquise de Bois-Bérenger et sa sœur, la comtesse de Malézy, se conduisirent réellement avec l'héroïsme qui est très-exactement décrit dans l'Almanach des prisons, article Luxembourg.

Toutes ces femmes étaient très-jeunes et de la figure la plus intéressante.

La ci-devant marquise de Bois-Béren-

ger ne quittait pas sa mère d'un instant: elle veillait sur elle, et on eût dit que la sollicitude maternelle était passée toute entière dans l'ame de la fille. Elle couvait sa malheureuse mère de ses yeux, était sans cesse sur ses pas, l'encourageait par son exemple et par ses discours: pour la mere, elle était ainsi que toutes les mères que j'ai vues dans ces horribles crises; muette et pétrifiée.... C'était Niobé changée en pierre. Elles avaient toutes une piété douce et semblaient des anges qui prennent leur essor vers le Ciel.

La ci-devant comtesse Malézi disait à son père: » Je me serrerai tant contre vous, mon bon père, vous qui êtes si honnête homme, que Dieu me laissera passer malgré mes péchés. On concevait qu'elle pouvait en avoir commis quelques uns, car elle avait une

des plus séduisantes figures et des plus aimables qu'il fut possible de voir.

Toutes ces familles proscrites, heureuses de mourir ensemble, s'unissaient étroitement, confondaient leurs ames dans un épanchement mutuel, persuadées qu'elles allaient se retrouver; et que ce passage d'un monde où elles étaient persécutées, dans un autre monde plus heureux, était desirable pour elles; que mourir c'était fermer un instant les yeux pour les r'ouvrir à une lumière éternelle, et qu'elles allaient enfin trouver l'égalité dans un asyle de paix où tous les titres disparaissent réellement, et où on ne les rappelle pas sans cesse pour multiplier les assassinats et les persécutions.

Il en était bien autrement de tous ces instrumens de la scélératesse de Robespierre, et qu'il s'amusait à briser

quelquefois; ils mouraient dans l'athéisme et les imprécations. Ainsi moururent les Grammon père et fils, les Hébert, les Gusman et Ronsin, malgré l'air féroce qu'il affecta jusqu'au bout.

L'infortuné Camille-Desmoulins mourut indigné de la lâcheté du peuple et furieux d'avoir été la dupe de Robespierre.

Danton placé dans un cachot à côté de Westermann, ne cessait de parler, moins pour être entendu de Westermann que de nous. Ce terrible Danton fut véritablement escamotté par Robespierre. Il en était un peu honteux, il disait en regardant à travers ses barreaux, beaucoup de choses que peut-être il ne pensait pas, toutes ses phrases étaient entremêlées de juremens ou d'expressions ordurières.

En voici quelques unes que j'ai retenues :

» C'est à pareil jour que j'ai fa
« instituer le tribunal révolutionnaire
« mais j'en demande pardon à Die
« et aux hommes, ce n'était pas pou
« qu'il fût le fléau de l'humanité. C'éta
« pour prévenir le renouvellement de
« massacres du 2 septembre. (étrang
« langage dans la bouche de Danton).

« Je laisse tout dans un gachis épou
« vantable : il n'y en n'a pas un qui s'en
« tende en gouvernement. Au milie
« de tant de fureurs, je ne suis pa
« fâché d'avoir attaché mon nom
« quelques décrets qui feront voir qu
» je ne les partageais pas.

» Si je laissais mes c...... à Robes
« pierre et mes jambes à Couthon, ça
« pourrait encore aller quelque tems au
» comité de salut public.

« Ce sont tous des frères Caïn. Bris-
« sot m'aurait fait guillotiner comme
« Robespierre.

« J'avais un espion qui ne me quittait
» pas.

» Je savais que je devais être arrêté. »

» Ce qui prouve que le B. de Robes-
» pierre est un Néron, c'est qu'il n'a-
» vait jamais parlé à Camille Desmou-
» lins avec tant d'amitié que la veille
» de son arrestation. »

» Dans les révolutions, l'autorité res-
» te aux plus scélérats.

» Il vaut mieux être un pauvre pê-
» cheur, que de gouverner les hom-
» mes. »

» Les f. . . . . bêtes, ils crieront

» *vive la république*, en me voyant pas-
» ser. «

Il parlait sans cesse des arbres, de la campagne, de la nature. Immédiatement après eux, je ne dois pas oublier qu'un spectacle horrible vint déchirer notre âme. C'étaient les deux veuves Hébert et Camille Desmoulins, dont les maris s'étaient traînés à l'échafaud, et qui pleuraient assises sur la même pierre, dans la cour de la conciergerie; elles furent bientôt les retrouver.

L'orateur du genre-humain, l'ennemi personnel de Jes.-Chr. Cloots, est mort comme il avait vécu, mais avec un courage que je ne lui eusse jamais soupçonné; il était avec la tourbe Hébert. Ces misérables se reprochaient leur mort; Cloots prit la parole, et d'une voix haute, leur cita tout au long ces vers si connus.

Je rêvais cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux on m'avait inhumé.

L'apologue eut son effet : on redevint amis, et Cloots, qui se mourait de peur qu'un d'eux ne crût en Dieu, prit la parole et leur prêcha le matérialisme jusqu'au dernier soupir.

Fabre d'Eglantine, malade et faible, n'était occupé que d'une comédie en cinq actes, qu'il avait confiée au comité de salut public, et de la crainte que Billaud-Varennes ne la lui volât.

Roucher, Chénier vous fûtes aussi immolés, Lavoisier, Diétrick, Dionis du séjour, Bailli, Barnave, Linguet, noms chers aux sciences, aux beaux arts et à l'éloquence, je vous ai vus disparaître. Femmes charmantes, mères éplorées, vierges innocentes et douces, vieillards respectables et courbés sous le poids des ans, élite de citoyens de toute espèce, jeunesse instruite et courageuse, assassinée pour n'avoir pas cru à Marat,

ou pour un moment d'erreur, vous tous, je vous ai vu entraîner à la mort. La flêche empoisonnée du désespoir a traversé mon âme; je la porte par-tout avec moi. Et si mes bourreaux dont la rage n'est pas rassasiée par quatorze mois de la plus dure captivité, ne signent pas mon honorable proscription, je succomberai bientôt sous tant de souvenirs affreux, et je mourrai honteux d'avoir été homme.

F I N.

Voici des stances que nous récitions à la Consiergerie, long-tems avant le 9 Thermidor. La liberté avec laquelle nous nous exprimions, n'a point été altérée, et pendant que tout tremblait au dehors, elle s'était réfugiée sous les voûtes de nos cachots. Si quelqu'artiste veut les mettre en musique, il rendra service à beaucoup de détenus, qui se plairont quelquefois à chanter cette douloureuse et déchirante romance, qui leur retrace avec vérité tous les maux qu'ils ont soufferts.

ENTENDS ma voix, finis mes maux;
Reçois, bienfaisante nature,
Au sein de l'éternel repos
Ton innocente créature.
Pour ne plus voir tant de forfaits,
Mes yeux fermez-vous à jamais.

Dans l'épaisseur des noirs cachots,
Où m'a plongé la tyrannie,
Dois-je attendre que des bourreaux
Viennent finir ma triste vie?
Pour ne plus voir &c.

Le crime est le Dieu des Français;
Chaque jour la vertu succombe.
Ivre de sang et de succès
Son meurtrier flétrit sa tombe.
Pour ne plus &c.

Vingt Brutus par des factieux
Punis d'adorer leur patrie:
Des flots de leur sang généreux
Innondent un peuple en furie.
Pour &c.

J'ai vu sous le même couteau,
Rouler leur tête triomphante,
Et s'abimer dans leur tombeau,
La Liberté toute sanglante.
Pour.

Affreux triomphe des pervers,
Attentat dont l'horreur m'accable,
J'en porterai jusqu'aux enfers,
Le souvenir inconsolable.
Pour.

Liberté, trésor des grands cœurs,
Serais-tu le crime du Sage,
Lorsque chez un peuple sans mœurs,
Il fait entendre ton langage.
Pour.

Des monstres sortis des forêts,
Bien dignes d'être d'un Tibère,
Ou les bourreaux ou les valets,
Assassinent sous Robespierre.
Pour.

Tout un grand peuple ensanglanté,
Chargé de misère et d'outrage,
Au saint nom de la liberté,
Est replongé dans l'esclavage.
Pour.

La moitié des Français aux fers,
Dans l'opprobe et dans les allarmes,
Sur leurs tombeaux ssns cesse ouverts,
Dans des cachots versent des larmes.
pour.

Voyez d'infâmes délateurs
Qu'aucun remords jamais ne touche,
Boire le sang, tuer les mœurs,
La philosophie à la bouche.
pour.

Je snis comme un agneau tremblant
Ravi soudain à la patrie,
Et que sur un pavé sanglant,
On entraîne a la boucherie.
pour.

Chaque jour offre à mes regards,
La beauté dont la mort s'apprête
Livrant ses longs cheveux épars,
Aux mains qui vont frapper sa tête.
pour.

Le fils qu'un même sort attend,
Est couvert du sang de son père :
La fille à l'échafaud sanglant
précède sa mourante mère.
pour.

Ainsi qu'un sauvage abruti
Brise l'œuvre dc Praxitelle,
Sans pudeur on détruit Bailly,
Couvert d'une gloire immortelle.
pour.

Souvent des présages affreux
Pénétrant ses voûtes funèbres,
Glacent le cœur des malheureux
Qui s'agitent dans les ténèbres.
pour.

Tristes ombres de nos amis,
Notre voix envain vous implore,
Et vous fuyez ces murs rougis
De votre sang qni fume encore.
pour.

Le sinistre oiseau de la nuit,
Ne va porter son triste augure
Qu'aux toîts où le mourant languit,
Redemandé par la nature.
Pour.

Des chiens par de longs hurlements,
Des cachots rompant le silence,
Nous annoncent que nos tyrans
Demain frapperont l'iunocence.
Pour.

L'airain gémissant dans les airs,
Vient de marquer nos tristes heures;
Soulevant le poids de mes fers,
Je veille seul en ces demeures.
Pour.

Je vais, je com te en pâlissant,
Toutes ces couches funéraires:
Je suis comme un fantôme errant
Dans la poudre des cimetières.
Pour.

Toi, tu moureras dans ton primtemps,
Ta mort fera périr ton père.
Ainsi le soufle des tyrans
Dépeuple et met en deuil la terre,
Pour.

Quels cris arrivent jusqu'à moi ?
Une voix éclate et s'arrête.
Un songe suivit de l'effroi,
Vient de planer sur quelque tête.
pour.

Hélas c'est un infortuné,
Dont l'épouse a cessé de vivre :
Comme elle au glaive destiné,
Consoles-toi, tu vas la suivre.
Pour.

Entends ma voix, finis mes maux,
Reçois bienfaisante nature,

Au sein de l'éternel repos
Ton innocente créature.
Pour ne plus voir tant de forfaits,
Mes yeux fermez vous à jamais.

Note qui se rapporte à la page 70.

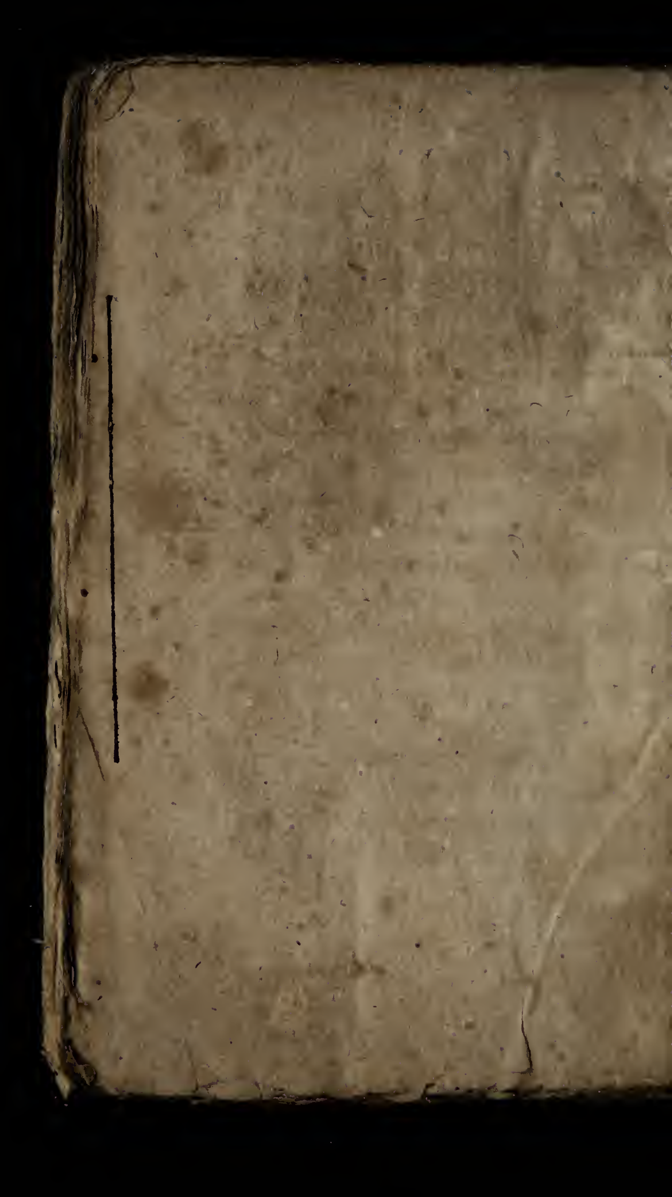
O étincelles de vertu républicaine ; vous sillonnez ces longues ténèbres où la France a été plongée pendant plus d'une année entière, et vous élevez l'âme en la remplissant de consolations. Roland termine volontairement ses jours, et ne survit point à une épouse digne de lui. Clavière, né dans une république ancienne, et fils adoptif d'une république nouvelle qui lui prépare l'échafaud, s'enfonce un couteau dans le cœur, en citant ces vers de Voltaire :

> Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;
> Les mortels généreux disposent de leur sort.

Sa femme l'apprend, et s'empoisonne, après avoir consolé ses enfans, et mis ordre à ses affaires. Ici c'est l'époux qui se précipite volontairement dans la tombe d'une épouse chérie, et là c'est l'épouse qui refuse de survivre à son mari.

Sous une lampe funéraire, au bout d'un long corridor, ce vieillard auguste me prend à part. Il venait de lire la liste de ses témoins, et d'y trouver en tête ses plus féroces ennemis, entr'autres Arthur, cet etranger, devenu membre de la commune de Paris, et encore plus factieux *et* plus sanguinaire que les Hébert et les Chaumette. Ce sont des assasins, me dit-il, je veux me dérober à leur fureur. Alors commence l'entretien le plus grave et le plus réfléchi sur les moyens ds se débarrasser de la vie. Il calcule les coups et la manière la plus sûre de se percer le cœur. Illustre Génevois! je fus digne de toi : jientendis, sans pâlir, délibérer sur ta mort; j'approuvai ta résolution républicaine; je vis le couteau se promener sur ta poitrine, et ta main assurée marqvant la place où tu devais te frapper. Je t'eusse imité,

mais, comme toi, je n'en avais pas reçu le signal. Enfin il me quitte..... Au bout d'un quart-d'heure, il n'était plus. On le trouva rendant le dernier soupir dans sa chambre, où il s'était enfermé pour consommer son dessein.



rait toutes les ſources
s'éleve toujours, les
rent, & leur deſtruc-
profit de ſes accroiſſe-
le ſort de pluſieurs pe-
s'étoient faits des Etats
l'Etat de Veniſe.
qui agitoient l'Alle-
en des années, avoient
mort de Henri de Lu-
iſme dans cet Empi-
des Electeurs s'étant
éderic d'Autriche, &
ouis de Baviere. Ces

dignati
tôt par
l'action
ne fallo
événem
duite d
rent tou
homme
avoient
incapab
réuſſir.
tre Via
neuf de
ſon inca

2

rendit le compte le pl
mais quoique le proje
ſelon ſon goût, il avo
ſoins qui l'obligerent à
xécution à un autre te
n'avoit pas encore tout
l'habitude de croire q
la Terre ſainte étoit

lever la
celles de
zi. Il s'é-
Luna en
rare & à
nſenſible-
Lombar-
l'abſor-

